Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica

Documents de Travail

et prépublications

M. Arrivé

Problèmes de sémiotique littéraire: les langages de Jarry

Problèmes de sémiotique littéraire: les langages de Jarry *

prépublication

«Il n'y a que la lettre qui soit littérature.»
(La Chandelle verte).
«Le signe seul existe ... provisoire.»
(César-Antechrist).

Introduction

0.

L'intention d'ensemble de cet ouvrage est de donner une description d'un corpus de «textes littéraires» ¹ selon les méthodes de l'analyse linguistique. Le simple fait de formuler ce projet présuppose certaines propositions. Il convient donc en premier lieu d'expliciter ces propositions et d'en extraire les différentes tâches qu'elles imposent au descripteur.

0.1.

Prendre comme terme d'une proposition quelconque le concept de «texte littéraire», c'est supposer que ce concept a été préalablement défini - ou, à tout le moins, isolé, d'une façon éventuellement arbitraire - parmi d'autres concepts. Nous aurons donc à dire selon quel(s) critère(s) nous identifions comme «littéraire» telle classe de textes plutôt que telle autre.

0.2.

Envisager de décrire un ensemble de «textes littéraires» selon les méthodes de l'analyse linguistique implique que le texte littéraire est un objet linguistique. Il nous faudra donc montrer - ou, à tout le moins, postuler - que le texte littéraire est bien un objet linguistique, en indiquant ceux de ses traits qui le font apparaître comme tel.

^{*} Ce texte est l'introduction d'un ouvrage sur «les langages de Jarry» à paraître aux éditions Klincksieck.

¹ Les guillemets ont pour fonction de marquer que la notion reste provisoirement non définie.

Définir le texte littéraire comme un objet linguistique, c'est implicitement signifier qu'il se distingue des autres membres de la classe des objets linguistiques - et, particulièrement, des langues naturelles par un certain nombre de traits. Nous aurons à énumérer ces traits, tels qu'ils sont affectés au texte littéraire, pour en faire apparaître l'éventuelle spécificité.

0.4.

Se donner, enfin, le texte littéraire comme un objet linguistique distinct des langues naturelles, c'est sous-entendre que les méthodes mises au point pour décrire ces langues - généralement tenues pour relativement efficaces à l'égard de leur objet - ne le sont pas nécessairement à son égard. Il nous faudra donc examiner ces méthodes, et envisager, à propos de chacune d'elles, le problème de son éventuelle efficacité pour la description du texte littéraire. Au cas où elles se révéleraient toutes inefficaces - partiellement ou totalement - il faudrait envisager soit de les utiliser de façon complémentaire, soit d'élaborer de nouvelles méthodes.

1. L'Objet.

1.1.

Le texte littéraire.

La seule possibilité qui nous soit offerte en ce premier moment de notre démarche - avant même d'avoir affirmé la linguisticité du texte littéraire - est de retenir pour pertinent le consensus socio-culturel d'une synchronie quelconque. On considérera donc comme littéraires les textes qui sont reçus comme tels dans un état de civilisation donné. On sait que ce consensus socio-culturel peut varier assez considérablement d'une époque à l'autre 2: problème diachronique, que nous n'avons pas à examiner. On sait aussi que certains textes sont de statut ambigu: para-littéraires, ou sous-littéraires, ou littéraires malgré eux 3: problème de confins, que nous nous

¹ Voir, par exemple, J. Kristeva: «Le Moyen Age considère comme de la littérature des discours que la modernité traite de didactiques ou de religieux», «Problèmes de la structuration du texte», Nouvelle critique, n° spécial Linguistique et littérature, [novembre 1968], p. 65.

³ On trouvera un effort de délimitation entre littérature et sous-littérature dans

sommes refusé à traiter, et dont nous avons évité les implications pratiques en choisissant pour objet d'étude un ensemble de textes dont la littérarité n'est généralement pas mise en question⁴.

1.2.

La linguisticité du texte littéraire.

Le texte littéraire se manifeste sous la forme d'un fragment du «texte infini d'une langue naturelle». Il constitue donc à cet égard un objet linguistique, au même titre que n'importe quel autre texte: publicitaire, administratif, pédagogique, mythique, etc. Mais, sous cet aspect, ce n'est pas en tant que littéraire qu'il est linguistique, puisque sont également linguistiques des textes non littéraires. On est donc amené à poser le postulat suivant: le texte littéraire est un objet linguistique indépendamment du fait qu'il utilise comme plan d'expression une langue naturelle ⁵. Il resterait donc un objet linguistique si, par hypothèse, il utilisait comme plan d'expression un système autre qu'une langue naturelle ⁶.

1.3.0.

La spécificité du texte littéraire comme objet linguistique.

La spécificité du texte littéraire peut être déniée 7. Cette dénégation s'insère dans un contexte idéologique qui, compte tenu de notre projet,

les «Propositions pour un glossaire», Langue française, nº 3, septembre 1969, pp. 32-33.

^{*} C'est un fait cependant qu'une part importante du discours des Cahiers du Collège de 'Pataphysique signifie que le texte de Jarry — et celui de quelques autres — échappe à la littérature pour relever de la 'pataphysique. Nous refusons de traiter ce problème, et nous nous contentons de suggérer que, dans l'idiolecte des Cahiers, le léxème 'pataphysique désigne une sous-classe de la littérature. Il est, en tout cas, peu contestable que les textes de Jarry sont donnés par leur auteur comme «littéraires» et qu'ils ont, à leur époque, été reçus comme tels.

¹ Entre cent autres exemples possibles, voir Barthes, «Linguistique et littérature», Langages, n° 12, décembre 1968, pp. 3-8. Sur le point de vue opposé, voir Macherey, «L'analyse littéraire, tombeau des structures», Les Temps modernes, n° 246, novembre 1966, pp. 907-928.

⁶ R. Jakobson, faisant allusion aux «transpositions» de textes littéraires en un signifiant autre qu'une langue naturelle (films, bandes dessinées, etc...) remarque que «bon nombre des procédés qu'étudie la poétique ne se limitent pas à l'art du langage» («Linguistique et poétique», in Essais de linguistique générale, p. 210).

⁷ Voir, par exemple, J. Kristeva, «La sémiologie comme science critique», in Théorie d'ensemble du groupe Tel Quel, p. 92, ou l'article cité à la note 2.

ne pouvait naturellement pas être le nôtre . Nous postulerons donc la spécificité du texte littéraire - c'est-à-dire sa littérarité. La littérarité peut être recherchée dans différentes directions.

1.3.1.0.

La clôture du texte littéraire.

Fréquemment formulé, le postulat de la clôture du texte littéraire n'exclut naturellement pas la formulation du postulat inverse de l'«ouverture» du texte . Pour des raisons qui apparaîtront dans la suite, nous nous en tiendrons pour l'instant au postulat de la clôture du texte. Il se trouve que ce postulat est pourvu, selon les auteurs qui le formulent, de contenus assez divers.

1.3.1.1.

Pour les uns, le texte littéraire est un objet matériellement clos. Sous sa forme la plus naïve, ce postulat se formule de la façon suivante:

Le texte de l'ocuvre est un texte continu, fini, clos, enfermé entre la majuscule qui ouvre sa première ligne et le point final de sa dernière page 10.

La qualification ainsi affectée au texte littéraire est, pour l'essentiel, peu contestable ". Mais il n'est que trop évident qu'elle n'est en rien distinctive, puisqu'elle peut s'appliquer également à quantité de textes écrits non littéraires.

1.3.1.2.

La qualité attachée par l'adjectif clos à l'objet littéraire peut prendre

Il est d'ailleurs amusant de remarquer que les travaux théoriques du groupe Tel Quel retiennent exclusivement comme exemples des texte littéraires et même ultralittéraires (parce que métalittéraires).

Voir la rubrique 1.3.5.

¹⁰ H. Mitterand, «(...). Le vocabulaire du visage dans Thérèse Raquin», Nouvelle Critique, n° spécial Linguistique et littérature, p. 21.

n Nous amuserons-nous à remarquer que plusieurs textes généralement considérés comme littéraires ne comportent ni majuscule à l'initiale, ni point à la dernière ligne? Un coup de dés n'a, à vrai dire, pas de majuscule pertinente à l'initiale, puisque l'entier du premier syntagme est composé en majuscules du même corps; il n'a pas non plus de point final. Aucun des Calligrammes d'Apollinaire n'a de point final; quelques-uns au moins n'ont pas de majuscule («Paysage», Pléiade p. 170; «La cravate et la montre», p. 192; «Aussi bien que les cigales», p. 284). Et il suffit de feuilleter tel Livre d'or de la poésie française contemporaine pour y découvrir ça et là plusieurs poèmes dépourvus de l'une et l'autre marque: textes de G. Bataille (t. I, pp. 74-75), d'A. Césaire (t. I, p. 147), de P.-M. Lapointe (t. 2, pp. 47-48), ou de J.-J. Lebel (t. 2, pp. 58-59), etc. . .

un second contenu: «sans relation avec l'extérieur». Le substantif «extérieur» peut à son tour avoir deux valeurs. S'il signifie l'ensemble de la réalité non textuelle extérieure au texte, l'entier du postulat constitue une dénégation du référent du texte littéraire: ce problème sera étudié à la rubrique 1.3.2. S'il signifie l'ensemble de la réalité textuelle extérieure au texte, le postulat marque l'absence de relations réciproques entre les textes littéraires: on se trouve alors renvoyé au problème étudié à la rubrique 1.3.5.

1.3.1.3.0.

Enfin, la clôture du texte peut être interprétée comme clôture structurale. On entend par là que les relations qui s'instituent entre les diverses unités pertinentes du texte sont de telle nature qu'elles excluent la possibilité d'introduire dans le système qu'elles constituent une (ou des) unité(s) nouvelle(s). C'est, nous semble-t-il, ce dernier contenu du postulat de la clôture du texte qui est retenu dans un article de J. Kristeva précisément intitulé «Le texte clos»:

La finition structurale caractérise comme trait fondamental cet objet que notre culture consomme en tant que produit fini (effet, impression), en refusant de lire le processus de sa productivité: la «littérature» 12.

Pour examiner clairement le problème posé par la formulation de ce postulat en son troisième sens, il convient de distinguer, dans le texte littéraire, deux objets: le récit et le discours ¹³. Le récit se définit comme l'ensemble des relations qui se manifestent, sur les plans de la synchronie et de la diachronie, entre les unités actantielles du texte. Le discours n'est autre que la manifestation du texte sous l'aspect d'une suite d'unités linguistiques: phonématiques, morphématiques, syntagmatiques. On observe alors que chacun des deux objets ainsi définis peut se trouver affecté différemment par la qualification clôture/non-clôture.

1.3.1.3.1.

Le récit est clos quand le syntagme narratif sur lequel il se termine

¹² Langages, nº 12, p. 122.

¹³ La distinction établie ici ne se confond ni avec celle de G. Genette («Frontières du récit», Communications, n° 8, 1966, pp. 159-163), ni avec celle de J. Kristeva («Narration et transformation», Semiotica, n° 4, 1969, pp. 431-434), ni enfin avec celle qui est instituée par E. Benveniste entre récit et histoire («Les relations de temps dans le verbe français», in Problèmes de Linguistique générale, pp. 237-250). Mais l'emploi que nous faisons de discours correspond à celui qu'en fait Harris dans les textes cités plus bas.

est construit autour d'un verbe perfectif ¹⁴. Le verbe perfectif est celui qui signifie un procès qui ne peut pas se poursuivre au-delà d'un terme impliqué par la structure même du contenu du verbe. Des verbes tels qu'arriver, mourir, trouver sont perfectifs, car on ne peut pas continuer à arriver après être arrivé quelque part, à mourir quand on est déjà mort ou à trouver un objet qu'on vient de trouver ¹⁵. En revanche, marcher, se mourir et chercher sont imperfectifs, pour les raisons inverses.

1.3.1.3.2.

Le discours est clos quand il manifeste lui-même son propre achèvement, s'interdisant ainsi de se poursuivre par de nouvelles unités. Les modalités de cette manifestation sont diverses. Le Plaudite des comédies latines ou le ci falt la geste que Turoldus declinet de la Chanson de Roland marquent la clôture du discours au niveau de la dénotation. Les effets rythmiques et sémantiques d'un sonnet la marquent au niveau de la connotation ¹⁶. Il en va de même quand le discours - quelle qu'en soit la longueur - fait apparaître à la fin du texte les unités sur lesquelles il s'est ouvert ¹⁷.

1.3.1.3.3.

Il semble que d'une façon générale la clôture du récit entraîne celle du discours. Dans de nombreux cas, même, la première clôture est le seul signifiant de la seconde. Mais la réciproque n'est pas vraie: un texte peut être clos comme discours sans l'être comme récit. Ubu Roi est un bon exemple de ce type de texte: la clausule s'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais renvoie à la désignation même du texte

Le couple perfectif/imperfectif, emprunté à la terminologie de la grammaire russe, est quelque peu détourné du contenu qu'il articule à propos de cette langue: en russe en effet, tous les verbes, à quelques rares exceptions près, peuvent être, selon les circonstances, perfectifs ou imperfectifs, ce qui n'est nullement le cas pour deux des verbes français que nous citons. Pour le 3º (mourir/se mourir), la transformation pronominale marque le passage du perfectif à l'imperfectif.

¹⁵ On voit que l'opposition perfectif/imperfectif ne se confond ni avec l'opposition transitif/intransitif, ni avec l'opposition déterminé/indéterminé (sur ce dernier point, voir G. Gougenheim, «Verbes déterminés et indéterminés en français», Le Français moderne, t. 29, n° 3, juillet 1961, pp. 161-168).

⁶ La notion de connotation est définie à la rubrique 1.3.3.

De A cet égard, les textes de jeunesse de R. Roussel (Chiquenaude, Manon, etc...) donnent un exemple frappant de discours clos. Mais la différence — à peine perceptible au niveau de l'expression, énorme au niveau du contenu — qui subsiste entre les deux phrases a évidemment pour fonction de signifier l'ouverture originelle d'un récit construit sur un discours.

par l'intermédiaire de son sous-titre (*Ubu Roi ou les Polonais*) ¹⁸. Elle le présente donc comme un objet clos. En revanche, le récit d'*Ubu Roi* s'achève sur un syntagme typiquement imperfectif: la seconde quête de la *fi-/phynance* par Ubu. Il en va de même pour *Les Jours et les Nuits*: le roman s'achève sur la formule:

Sengle avait lu dans un livre chinois l'ethnographie d'un peuple... Dévolerait outre-mer 19.

qui reprend une allusion du début du texte:

Et il avait lu dans un livre chinois cette ethnologie d'un peuple étranger à la Chine, dont les têtes peuvent voler vers les arbres pour saisir des proies, reliées par le déroulement d'un peloton rouge, et reviennent ensuite s'adapter à leur collier sanglant. Mais il ne faut pas qu'un certain vent souffle, car, le cordon rompu, la tête dévolerait outremer 20.

Cette reprise a évidemment pour fonction de clore le discours. Quant au récit, il échappe à cette clôture, comme le manifeste la dernière phrase de «Sur la route de Dulcinée»:

Et Sengle tâtonnait dans la nuit vers son Soi disparu comme le coeur d'une bombe, la bouche sur son meurtre 21.

Enfin il n'est pas difficile d'imaginer des textes qui ne sont clos ni comme récits ni comme discours: tel nous semble être le cas de «romans» tels que L'observatoire de Cannes de Jean Ricardou ou La quête - quête qui précisément n'aboutit pas - de Marc Saporta.

1.3.1.4.

La clôture structurale du texte apparaît donc comme essentiellement ambiguë, puisqu'elle peut concerner les deux objets distincts que sont dans le texte le récit et le discours. En outre, le exemples qu'on vient de citer montrent qu'aucun de ces deux objets n'est nécessairement clos. La clôture du texte ne peut donc constituer un critère déterminant de la littérarité.

^{*} La pièce était originellement intitulée Les Polonais (voir Ch. Chassé, D'Ubu-Roi (sic) au douanier Rousseau, p. 39). L'élément Les Polonais a subsisté en qualité de sous-titre jusqu'à l'édition du texte en «préoriginale» (voir bibliographie, n° 3, 2).

¹⁹ Edition de 1964, p. 214.

²⁰ Ibid., p. 15.

²¹ Ibid, p. 211.

1.3.2.0.

Le texte littéraire n'a pas de référent ²². Ce postulat est sans doute celui qui est le plus fréquemment formulé par tous ceux - écrivains, linguistes, critiques ²⁵ - qui cherchent à dégager le concept de la littérarité. Il convient donc d'examiner avec précision la qualification ainsi affectée au texte littéraire.

1.3.2.1.

Il n'est d'abord que trop évident que l'opposition référent/ absence de référent ne se confond en rien avec l'opposition objet réel/objet fictif. Comme l'a très justement remarqué, entre autres, K. Heger:

La spécification du «référent» comme «chose dénotée» ou «classe de choses dénotées», c'est-à-dire comme concept défini par extension n'entraîne aucune implication ontologique en ce qui concerne par exemple la distinction entre dénoté «réel» et dénoté «fictif»: Ulysse peut figurer comme chose aussi bien que Socrate, et les licornes comme classe de choses aussi bien que les chevaux ²⁴.

Il serait en effet assez absurde de considérer comme littéraires les fragments d'un texte décrivant des licornes, comme non littéraires les fragments décrivant des chevaux! Et d'autre part le mensonge — pris dans le sens d'un discours articulé à propos d'êtres fictifs — n'est pas nécessairement un objet littéraire.

1.3.2.2.

Si on voulait trouver dans la grammaire d'une langue naturelle une opposition susceptible de faire apparaître la situation particulière du texte littéraire à l'égard du référent, il faudrait chercher dans le do-

²² Avec Heger, nous définissons le référent comme «classe de dénotés ou concept défini par extension» («L'analyse sémantique du signe linguistique», Langue française, n° 4, décembre 1969, p. 54). Sur le même problème voir aussi Rey, «Remarques sémantiques», ibid., pp. 16-17, et Ruwet, Introduction à la grammaire génerative, p. 369. Sur l'aspect logique du problème, voir J. B. Grize, «Logique des classes et des propositions», in Logique et connaissance scientifique (Encyclopédie de la Pléiade), p. 152.

²⁵ Au hasard, et sans ordre déterminé, M. Blanchot, La Part du feu, p. 82; Todorov, Littérature et signification, p. 117; G. Genette, «Vraisemblable et motivation», Communications, n° 11, p. 14, note 1; Stanckievicz, «Linguistics and the study of Poetic language», in Th. A. Sebeok (éd.), Style in language, p. 73; J. Bellemin-Noël, que nous citons:

[«]La poésie sent que les substantifs abstraits se passent très bien d'un indicateur précisant les modalités de la présence, puisqu'ils ne sauraient en aucune façon avoir de "référent" («Milosz aux limites du poème», Poétique, 2, 1970, p. 213).

³⁴ «Sémantique et dichotomie de langue et parole», Tra. li. li., VII, I, 1969, p. 64.

maine des déterminants. Ce sont en effet ces morphèmes qui ont précisément pour contenu la référence, c'est-à-dire la relation entre le signe et le référent. Tous les déterminants ont, avec des structures sémiques plus ou moins complexes, la fonction d'affecter à un signe un référent. Tous, à la seule réserve du déterminant tel dans la distribution tel + substantif 25. Comparons les deux phrases:

- Il avait scellé dans cette mystérieuse cachette la couronne révérée;
- Il avait scellé dans telle mystérieuse cachette la couronne révérée [№].

Dans la première phrase, la détermination du substantif marquée par le «démonstratif» cette lui affecte un référent identifié de façon achevée. Dans le seconde phrase, au contraire, la détermination (ou, pour mieux dire, l'indétermination) marquée par l'«indéfini» tel n ne fournit au substantif qu'un simulacre de référent, en sorte que, dans certains cas, on s'aperçoit qu'il est possible de substituer tel ou tel à tel sans faire apparaître aucune différence de contenu: je sais telle chose est équivalent à je sais telle ou telle chose.

1.3.2.3.

Le texte littéraire dans son ensemble est comparable, quant à la référence, à un syntagme nominal déterminé par tel: il n'a qu'un simulacre de référent. Nous n'entendons naturellement pas que le texte littéraire privilégie tel par rapport aux autres déterminants, mais que les déterminants du texte littéraire ont d'abord le contenu de tel, en sorte que le tel qui s'y manifeste est un tel au second degré.

1.3.2.4.

Le texte littéraire a donc un référent. Mais ce référent n'est que simulacre: le texte littéraire n'a donc pas de référent. Et l'on retrouve là, par une autre démarche, au moins les deux premières propositions du «tétralemme paragrammatique» de J. Kristeva: «chaque signe a un dénotatum; chaque signe n'a pas de dénotatum» ²⁸.

Précisons que nos remarques ne concernent que cette seule distribution du morphème tel, qui, dans d'autres types de syntagmes, a des contenus tout différents.

³⁶ Quelque peu simplifiée, cette phrase est extraite de Locus solus (p. 9), texte dans lequel Roussel fait un emploi immodéré de tel (et de certain).

[&]quot; On remarque que l'élément tel mérite bien le nom d'indéfini, au contraire de la plupart des autres membres de cette classe.

²⁴ Denotatum est utilisé ici avec le sens qui a été défini, à la note 22, pour référent. Le texte est extrait de «Pour une sémiologie des paragrammes», Tel quel, n° 29, printemps, 1967, p. 67.

1.3.2.5.0.

Après avoir posé le postulat du référent-simulacre du texte littéraire, il convient de le corriger légèrement dans trois directions.

1.3.2.5.1.

Le référent-simulacre n'est pas un trait absolument spécifique de la littérarité: la seule présence du morphème *tel* dans la langue naturelle, et son occurrence toujours acceptable dans un texte non littéraire, suffisent à le montrer. Cependant, cette possibilité de n'avoir qu'un simulacre de référent est limitée, pour le texte non littéraire, à un certain nombre de points du discours. Pour le texte littéraire, elle en concerne l'entier.

1.3.2.5.2.

Le caractère simulacral du référent du texte peut selon les cas être plus ou moins apparent: d'où l'opposition entre les textes «arbitraires» et les textes «vraisemblables». Mais, comme l'a bien vu G. Genette, «rien ne sépare, formellement, le récit arbitraire du récit vraisemblable» ²⁹ — sauf dans le cas, finalement assez rare³⁰, où le texte signifie, par un commentaire métasémiotique explicite, son propre arbitraire. C'est cette indistinction formelle des deux types de textes qui rend possibles des travaux tels que ceux de Jean Ferry sur L'Afrique des Impressions, guide pratique à l'usage du voyageur ³¹: ouvrage qui, dès son titre, affiche de façon provocatrice sa propre vraisemblance, opposée à l'arbitraire du texte qu'il décrit.

1.3.2.5.3.

Dire que le référent du texte littéraire est un simulacre n'implique nullement que le texte littéraire soit entièrement dépourvu de relations avec la réalité extérieure, mais seulement que ces relations sont autres que celles qui se manifestent entre signe et référent, et doivent donc être décrites selon un autre modèle.

²⁹ «Vraisemblable et motivation», loc. citat., p. 21, note 2.

³⁰ Citons, à titre d'exemple, la belle épigraphe, à la fois ambiguë, ironique et forcenée, de Féérie pour une autre fois, de Céline; «L'horreur des réalités!

Tous les lieux, noms, personnages, situations présentés dans ce roman sont imaginaires. Aucun rapport avec aucune réalité! Ce n'est là qu'une «Féérie»... et encorel... pour une autre fois!» (p. 9).

n On trouve dans cet ouvrage, combiné de guide bleu et de guide Michelin, des renseignements encyclopédiques sur le Ponukélé, des schémas expliquant le fonctionnement des objets décrits, une Chronologie générale, etc...

Postuler la linguisticité du texte littéraire (voir 1.2), c'est impliquer qu'il est doublement soumis aux structures linguistiques. D'une part il s'insère dans les structures de la langue naturelle dont il constitue une des manifestations. D'autre part il costitue par lui-même un langage. Le contenu qui est ici retenu pour le mot langage est celui qui lui est affecté par Hjelmslev dans les *Prolégomènes* 32. Ce contenu n'est pas contradictoire avec celui que définit Benveniste:

Un language est d'abord une catégorisation, une création d'objets et de relations entre ces objets 33.

La relation entre les deux systèmes linguistiques hiérarchisés qui constituent le texte littéraire est précisément celle qui est décrite par Hjelmslev à propos des langages de connotation. Le texte littéraire est donc un langage de connotation:

Un langage de connotation n'est pas une langue. Son plan de l'expression est constitué par les plans du contenu et de l'expression d'un langage de dénotation. C'est donc un langage dont l'un des plans, celui de l'expression, est une langue ²⁴.

1.3.3.1.

Il est curieux de constater que cette notion de connotation qui est pourtant très fréquemment alléguée — il est vrai avec des valeurs fort diverses — dans les travaux aussi bien structuralistes que post-structuralistes, n'a encore jamais donné lieu à une étude systématique ³⁶. Et il est presque amusant de constater les hésitations marquées par Barthes avant de l'employer pour la description d'un texte de Balzac: hésitations qui vont jusqu'à le pousser à introduire dans son ouvrage, d'une façon ironiquement naïve, deux paragraphes successifs, respectivement intitulés «la connotation: contre» et «pour la connotation, tout de

²² Voir notamment le chapitre «Langage et non langage» des *Prolégomènes*.

^{** «}Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne», in Problèmes de linguistique générale, p. 83.

³⁴ Prolégomènes, p. 161.

³⁵ Quelques-unes de ces valeurs sont décrites — de façon fort pertinente — par Todorov dans Littérature et signification, pp. 29-30. L'auteur lui-même retient le terme connotation avec un contenu voisin de celui que lui confère Hjelmslev, «mais toutefois plus large» (p. 30). C'est sans doute cette extension du concept qui en rend l'utilisation assez décevante dans la pratique descriptive de Todorov.

^{*} Voir, par exemple, les remarques brèves, mais extrêmement aiguës de Barthes dans les «Eléments de sémiologie» (Communications, n° 4, pp. 130-131), et les analyses de Greimas, «Per una sociologia del senso comune», Rassegna italiana di Sociologia, aprile-giugno 1968, pp. 199-209 (en français dans Du Sens, pp. 93-102).

même» ³⁷. Nous le dirons sans fard, aussi naïvement que Barthes: ses arguments «contre» la connotation n'ont aucune pertinence ³⁸. Moins naïvement: il n'ont eux-mêmes pour fonction que de connoter les arguments «pour».

1.3.3.2.0.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire — qui serait fort longue — de la notion de connotation: la description des signifiés recouverts par ce signifiant nous entraînerait en des domaines qui n'auraient aucun rapport avec l'analyse linguistique du texte littéraire. En revanche, il ne sera sans doute pas inutile de chercher, chez un linguiste et chez quelques non-linguistes, des notions qui, sans porter le nom de connotation, peuvent être mises en rapport avec le concept hjelmslévien.

1.3.3.2.1.

Le Cours de linguistique générale de F. de Saussure ne semble comporter aucune allusion à une notion susceptible d'être assimilée à la connotation au sens hjelmslévien. Mais on sait que Saussure, au moment même où il professait son Cours, s'intéressait parallèlement à des problèmes apparemment assez lointains de ceux qui sont traités dans le Cours. Par un travail qu'on imagine épuisant — et, par plusieurs aspects, assez déprimant 39 — il cherchait à mettre en évidence la structure anagrammatique de certains textes littéraires. Citons l'un de ses exemples:

Taurasia Cisauna Samnio cepit

Ceci est un vers anagrammatique, contenant complètement le nom de Scipio (dans les syllabes ci + pi + io, en outre dans le S de Samnio cepit qui est initial d'un groupe où presque tout le mot Scipio revient).

Le vers a donc simultanément deux contenus: un contenu de surface — celui que manifeste la combinaison des morphèmes réalisés — et un contenu profond, latent: le nom du personnage, épars dans les phonèmes (ou graphèmes) du vers. Pour reprendre les termes mêmes de Saussure,

[&]quot; S/Z, pp. 13-16.

^{*} On voit mal, par exemple, en quoi l'utilisation du concept de connotation contraint à «disposer tous les sens du texte en cercle autour du foyer de la dénotation» (p. 13). Pourquoi pas autour du «foyer» de la connotation?

³⁹ Selon Starobinski, Saussure ne remplit pas moins de quatre-vingt-dix-neuf cahiers de notes sur les anagrammes! («Les anagrammes de F. Saussure», Mercure de France, février 1964, pp. 243-262).

⁶ Loc. citat., p. 243.

il s'agit bien de souligner un nom, un mot, en s'évertuant à en répéter les syllabes, et en lui donnant ainsi une seconde façon d'être, factice, ajoutée pour ainsi dire à l'original du mot⁴¹. (Les mots soulignés le sont par M.A.).

Il est bien évident que la structure ainsi décrite ne se confond pas avec celle d'un langage de connotation: c'est, dans les anagrammes de Saussure, le même signifiant, mais analysé de deux façons différentes, qui fonctionne pour les deux signifiés. Dans le langage de connotation, au contraire, les deux signifiants sont par définition différents, puisque le second est précisément constitué par l'entier — signifiant et signifié — du plan de dénotation. Mais ce qui est frappant, c'est que dans les deux types de structures le texte est donné comme comportant deux plans de contenu distincts et hiérarchisés.

1.3.3.2.2.

Certains langages autres que les systèmes proprement linguistiques peuvent être comparés aux langages de connotation. Ainsi le rêve, tel qu'il est analysé par Freud, est présenté comme comportant deux couches de contenu:

Notre théorie s'appuie sur un examen, non du contenu manifeste du rêve, mais du contenu de pensée que le travail d'interprétation découvre derrière le rêve. Nous opposons au contenu manifeste, le contenu latent. Il est vrai qu'il existe des rêves dont le contenu manifeste est pénible, mais a-t-on jamais essayé d'analyser ces rêves, de découvrir leur contenu latent? Sinon, toutes les objections tombent, car n'est-il pas possible aussi que des rêves pénibles et de cauchemars se révèlent, en fait, après interprétation, comme des rêves d'accomplissement de désir? 42.

La démarche assignée par ce texte au travail d'interprétation du rêve implique que le contenu manifeste fonctionne comme signifiant du contenu latent: ce qui, compte tenu de la différence de structure entre le rêve et les langues naturelles ⁴³, correspond aussi précisément que possible à la définition du langage de connotation. On ne s'étonnera pas de retrouver, chez Lacan par exemple, des conceptions comparables à celles de Freud — et, par là, à celle de Hjelmslev ⁴⁴:

⁴¹ Ibid., p. 246.

² L'interprétation des rêves, p. 124.

⁴ Car il n'est que trop évident que la relation expression-contenu n'a pas la même forme dans le rêve et dans une langue naturelle.

[&]quot; Il est curieux de constater que le nom de Hjelmslev n'est cité qu'une fois dans les *Ecrits*, et de façon anodine.

Il suffit d'écouter la poésie, ce qui sans doute était le cas de F. de Saussure 45, pour que s'y fasse entendre une polyphonie, et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs 46 portées d'une partition.

Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point 47.

Ou'on nous permette un istant de nous laisser aller au plaisir un peu vain des comparaisons: la théorie du texte poétique ainsi esquissée par Lacan est, disons-le, identique à celle que construit Jarry dans le «Linteau» des Minutes de sable mémorial. Il n'est pas jusqu'à la métaphore géométrique de la perpendicularité — sous la forme du «carrefour» chez Jarry, de la «verticale» chez Lacan — qui ne se retrouve, inchangée, d'un texte à l'autre ⁴⁸.

1.3.3.3.0.

La définition du texte littéraire comme langage de connotation permet de poser avec clarté le problème de la relation entre les unités des deux systèmes qui constituent le texte. C'est un lieu commun, chez les théoriciens de l'école de Hjelmslev, de remarquer que, dans une langue naturelle, il n'y a pas nécessairement isomorphisme entre l'expression et le contenu. Pour prendre un exemple dans le domaine de la grammaire, Togeby prend prétexte de ce non-isomorphisme pour écarter l'analyse du signe — lieu de convergence entre l'expression et le contenu — comme ne répondant pas aux exigences de simplicité et d'exhaustivité:

Les unités de l'expression et celles du contenu ne sont pas conformes, les mots de l'expression et ceux du contenu, par exemple, ne coïncident pas, on trouve sous la limite du signe tant des éléments de l'expression que des éléments du contenu — par exemple cas, nombre et genre représentés dans un même affixe .

Notons au passage que cette remarque n'est pas formulée exclusivement par les glossématiciens: elle se retrouve également — en d'autres

⁴⁶ Ici, une note de Lacan signale l'article de Starobinski sur les anagrammes de Saussure: travail postérieur à la première publication de «L'instance de la lettre».

^{*} Cet emploi insolite du déterminant plusieurs précédé de l'article est commun à Lacan et à Jarry; voir la dédicace d'Ubu Enchaîné «aux plusieurs MAITRES qui affermirent sa couronne».

[&]quot; «L'instance de la lettre dans l'inconscient», in Ecrits, p. 503.

⁴⁴ Voir pp. 88-89, et notamment le schéma par lequel nous interprétons la théorie jarryque du texte littéraire.

^{*} Structure immanente de la langue française, p. 6.

termes — chez les théoriciens de la grammaire générative 50,

S'il n'y a pas isomorphisme entre l'expression et le contenu de la langue naturelle, il est légitime — et même nécessaire — de poser qu'il n'y a pas non plus isomorphisme entre l'expression et le contenu du langage de connotation, ni, par voie d'implication, entre ce contenu et l'expression de la langue naturelle — seul plan qui manifeste le texte. Ainsi, les unités morphématiques et syntagmatiqus — les mots et les phrases qui constituent le discours du texte — peuvent ne pas se confondre avec les unités pertinentes du langage de connotation. Il semble même qu'on puisse observer à cet égard les trois possibilités suivantes:

1.3.3.3.1.

Les unités du contenu de connotation sont plus petites que les unités de la langue naturelle qui leur tiennent lieu d'expression. Ainsi, la qualité d'«étranger» — retenue ici en sa qualité de morphème connoté — attribuée dans le roman de Camus à Meursault, n'est jamais ⁵¹ signifiée au niveau de la dénotation par un morphème — sinon par celui qui constitue le titre de l'ouvrage — mais par des unités de dimensions variables, par exemple le paragraphe de quatre lignes sur lequel s'ouvre le roman.

1.3.3.3.2.

Les unités du contenu de connotation sont de même dimension que les unités du plan de dénotation. Dans le cas où ces unités sont de la dimension du morphème, la relation qui les unit est de caractère métaphorique ou métonymique: le morphème comporte alors deux contenus hiérarchisés; l'un — le «sens propre» — n'est autre que son contenu de dénotation; l'autre — le «sens figuré» — est son contenu de connotation. Il est à remarquer que cette interprétation de la métaphore et de la métonymie comme relevant de la connotation est la seule qui permette de rendre compte de la possibilité pour le même morphème d'avoir deux contenus distincts; si, comme T. Pavel par exemple, on interprète la métaphore comme constituant un fait de syncrétisme se, on s'interdit du même coup d'expliquer le caractère «métaphorique» de la métaphore.

Dans le texte d'Ubu Roi, de nombreuses unités du texte manifesté sont

⁵⁰ Voir Ruwet, Introduction, p. 87.

⁵¹ Sous réserve d'inventaire exhaustif.

²² «Notes pour une description structurale de la métaphore poétique», Cahiers de linguistique théorique et appliquée, n° 1, 1962, pp. 185-207.

pertinentes aux deux niveaux de la dénotation et de la connotation. Citons à titre d'exemples les morphèmes physique, fi-/phynance et merdre.

1.3.3.3.3.

Il peut enfin arriver que les unités du contenu de connotation soient de plus grande dimension que les unités du plan de dénotation qui leur tiennent lieu d'expression. Dans ce cas, un morphème du texte manifesté a pour contenu un syntagme du plan de connotation. On trouvera un exemple de cette possibilité à l'article pataphysique du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné. Il peut même arriver qu'une unité du contenu de connotation ait pour expression, au niveau de la dénotation, le morphème zéro (voir l'article zéro du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné).

1.3.3.3.4.

Ajoutons qu'il n'est nullement exclu que certaines unités, signifiées, en tel fragment d'un texte, au niveau de la connotation, émergent, en tel autre, au niveau de la dénotation, dans des conditions généralement spectaculaires. On trouvera la description d'un fait de ce type, à propos du morphème mort dans L'amour absolu.

1.3.3.4.

L'une des implications du non-isomorphisme entre les unités des deux plans de dénotation et de connotation paraît être la discontinuité de la ligne de contenu du second par rapport à celle du premier: il ne peut en être autrement si on admet la proposition formulée en 1.3.3.3.1. Mais il faut bien avouer qu'une telle interprétation du texte littéraire aurait le fâcheux inconvénient de renvoyer dans les ténèbres du nonsignifiant une bonne part du tissu textuel, ce qui pourrait aller jusqu'à en compromettre la linguisticité même. Il est donc nécessaire de postuler que la ligne de contenu connoté se déplace sur un nombre variable (suivant le texte) de plans hiérarchisés ou non, affectant ainsi l'aspect, non d'une droite discontinue, mais d'une ligne brisée comportant plusieurs paliers intercalés entre le niveau de la dénotation et le niveau supérieur de la connotation. Les paliers intercalaires constitueraient alors autant de lignes de contenu connoté de caractère déceptif. A cet égard, Ubu Roi peut apparaître comme un texte à déceptivité élevée: de nombreux éléments du plan de dénotation - vulgarismes et archaïsmes de potache, jeux de mots idiots, etc. 3 — dessi-

Sur chacun de ces aspects du texte d'Ubu Roi, voir les articles correspondants du métadictionnaire.

nent une série de petites isotopies dans l'ensemble fortement déceptives.

1.3.3.5.

La distinction opérée entre plan de dénotation et plan de connotation doit s'articuler avec celle qui a été faite plus haut (voir le § 1.3.1.3.0.) entre récit et discours. On distinguera donc finalement dans le texte quatre objets: le discours de dénotation et le discours de connotation, le récit de dénotation et le récit de connotation ⁵⁴.

1.3.3.6.

La définition du texte littéraire comme langage de connotation permet-elle de dégager la littérarité? Même en interprétant, comme on l'a fait ici, la notion hjelmslévienne de connotation au sens le plus étroit, il est évident qu'il existe de nombreux autres langages de connotation: mythologie, récit de presse, publicité, etc. Pour mettre en évidence une éventuelle spécificité du texte littéraire à ce niveau, il faudrait diriger l'analyse dans la voie d'une typologie des langages de connotation.

1.3.4.0.

Jusqu'à présent, les qualités que nous avons vu attribuer au texte littéraire sont celles qui permettent — au moins dans l'intention des descripteurs — d'en faire apparaître à la fois la linguisticité et la littérarité. Le trait distinctif dont il nous reste à parler est, au contraire, affecté au texte littéraire dans une intention subversive. Il s'agit, en effet, de contester «le geste idéologique moderne qui présente la littérature comme une structure linguistique close» ⁵⁵. On postule donc que le texte littéraire est une productivité ⁵⁶. A l'égard de ce postulat, la tâche que nous avons à entreprendre est différente de celle que nous assignait la formulation des précédentes qualités: il nous faut maintenant essayer d'intégrer la notion de productivité textuelle à un modèle linguistique du fonctionnement du texte littéraire.

1.3.4.1.

La grammaire générative distingue dans les langues naturelles deux types de productivité — notion à laquelle elle donne le nom de créativité, ce qui ne semble pas constituer ici une différence gênante dans

[&]quot; Voir un exemple au chapitre V de la 2º partie.

³⁵ J. Kristeva, «La productivité dite texte», Communications, n. 11, p. 60, 1968.

Outre l'article cité à la note précédente, voir, par exemple, Jean-Louis Baudry, «Linguistique et production textuelle», Nouvelle critique, n° spécial Linguistique et littérature, pp. 48-54.

la mesure où les critiques formulées contre le concept de création littéraire ⁵⁷ ne sont pas pertinentes à l'égard du concept de créativité linguistique. Empruntons à N. Ruwet la description qu'il donne de la distinction entre les deux types de créativité:

Le premier type de créativité (celle qui change les règles) localisé dans la performance (dans la parole), consiste en ces multiples déviations individuelles dont certaines finissent, en s'accumulant, par changer le système; un exemple est fourni par les changements par analogie. Le second type de créativité (celle qui est gouvernée par les règles) relève de la compétence (de la langue), et il tient au pouvoir récursif des règles qui constituent le système.

Le problème est donc de savoir à quel type se rattache la productivité du texte littéraire. En tant qu'objet linguistique, il ne peut par définition échapper à la créativité du second type, ni comme manifestation d'une langue naturelle, ni en qualité de langage de connotation. Mais il participe aussi, et sous l'un et l'autre de ses aspects, à la productivité du premier type, celle qui change les règles, ou qui, pour mieux dire, constitue les règles. On ne prendra ici qu'un exemple, gros, mais d'autant plus significatif. Dans Ubu Roi, les occurrences du verbe tuer sont, au moins pour l'idiolecte du père Ubu, localisées dans les quatre premiers actes du drame. A la fin de l'acte IV et dans l'acte V. tuer n'est plus employé dans l'idiolecte affecté à Ubu, et fait place, avec des distributions comparables et un contenu voisin - quoique naturellement non identique - à tuder (voir l'article correspondant du Dictionnaire d'Ubu Roi). Si on voulait construire une grammaire générative de l'idiolecte d'Ubu - fragment du langage constitué par le texte d'Ubu Roi — il faudrait rendre cette grammaire apte à générer comme grammatical tuer (expression et contenu) jusqu'à un point déterminé du texte, et tuder (expression et contenu) à partir de ce point. Elle devrait donc tenir compte, à ce point précis, de la production d'une nouvelle règle, qui rend tuer agrammatical, et de ce fait l'exclut du texte au profit de tuder.

1.3.4.2.0.

Un tel changement de règle est comparable à ceux que produit la diachronie: jusqu'à tel moment de l'histoire de la langue, telle forme doit être générée comme grammaticale, et telle autre à partir de tel moment. Il est d'ailleurs amusant — sans plus — de constater que dans

[&]quot; Voir, par exemple, Macherey, loc. citat.

⁵⁸ Introduction ..., p. 51.

l'exemple cité, la succession tuer → tuder ne fait qu'inverser la succession diachronique réelle tuder → tuer. Dans ces conditions, on peut se demander si la notion de productivité textuelle n'est pas comparable à la notion de diachronie — étant entendu que, par définition, la diachronie est productive. En d'autres termes, plus décisifs, nous proposons de remplacer le postulat: le texte est une productivité par le postulat: le texte est une diachronie. Il convient cependant de formuler deux remarques supplémentaires.

1.3.4.2.1.

La diachronie textuelle comporte deux aspects: diachronie du récit et diachronie du discours. La première est constituée par l'ensemble des transformations qui se manifestent entre les structures actantielles successives. La seconde se définit par l'ensemble des transformations qui atteignent les unités du discours. Les deux aspects de la diachronie textuelle sont liés par des relations parallèles à celles qui unissent le récit et le discours.

1.3.4.2.2.

La diachronie productive ne touche pas immédiatement les unités, mais les relations entre les unités, c'est-à-dire précisément les règles. A cet égard, le texte littéraire apparaît comme une productivité non de signes, mais de systèmes de signes. L'œuvre de Jarry donne des exemples frappants d'une telle productivité. On verra par exemple que toute une partie de Faustroll et, par l'un de ses aspects, l'entier de César-Antechrist peuvent être décrits comme la production d'une série de systèmes de signes hiérarchisés. Dans une telle interprétation, la productivité textuelle n'exclut pas nécessairement la clôture du texte. On retrouve alors la proposition formulée en 1.3.1.3., et on peut donc la combiner avec celle que nous étudions ici. Elle apparaît sous la forme suivante: le texte littéraire est une diachronie structuralement close.

1.3.4.3.

A-t-on trouvé, avec la notion de diachronie productive, un trait spécifique du texte littéraire? Pour résoudre le problème de façon assurée, il faudrait disposer d'une description achevée d'autres types de textes. En l'absence de telles descriptions, on ne peut que renoncer — provisoirement — à donner une réponse.

1.3.5.0.

Il nous reste à faire état d'une dernière qualité attribuée au texte littéraire. Selon plusieurs, le «texte» — car, pour ces théoriciens, il ne s'agit pas exclusivement du texte littéraire - se définit comme intertextualité ³⁸. L'intertextualité, à son tour, n'est autre que «cette interaction textuelle qui se produit à l'intérieur d'un seul texte» ⁶⁰. Il est à remarquer que, dans ces discours, le concept de texte — ni, par suite, celui d'intertextualité — ne sont définis de façon rigoureuse. A ne voir que les exemples cités, on s'aperçoit que sont mis sur le même plan des textes scripturaux, littéraires (la poésie courtoise) ou non (la scolastique), des textes oraux, plus ou moins littéraires ⁶¹, enfin des objets qui ne sont dits textes que par métaphore: ainsi le «texte historique et social» ⁶². Pour notre part conformément à la décision prise en 1.3.0., nous ne retenons que les textes dits littéraires selon le critère explicité en 1.1. Nous définissons donc l'intertextualité comme l'ensemble des relations intertextuelles qui se manifestent à l'intérieur d'un texte littéraire. Ces relations sont de plusieurs types. Donnons quelques exemples.

1.3.5.1.

Un texte peut avoir pour contenu un autre texte. On parlera alors de texte métasémiotique. Ainsi, César-Antechrist est, à certains égards, métasémiotique à l'égard d'Ubu Roi: il dit quelque chose à propos d'Ubu Roi, et, par là, transforme Ubu Roi.

1.3.5.2.

Inversement, un texte peut avoir pour plan d'expression un autre texte. Il s'agit d'un phénomène de connotation au second degré, puisque l'élément qui fonctionne comme plan d'expression est déjà par lui-même un fragment d'un langage de connotation. Cette possibilité est peu exploitée dans le corpus de textes ici étudié. On ne peut guère citer comme exemple que la citation de Lautréamont dans l'«Acte Héraldique» de César-Antechrist.

1.3.5.3.

La relation entre les textes peut prendre les aspects formels de la transformation chomskyenne. Ainsi, l'insertion de la quasi-totalité du texte d'Ubu Roi dans César-Antechrist ressemble à une transformation d'en-

⁵⁹ Voir, par exemple, Kristeva, loc. citat., Baudry, loc. citat., Sollers, «Niveaux sémantiques d'un texte moderne», Nouvelle critique, n° spécial Linguistique et littérature, pp. 89-92.

⁶ Kristeva, loc. citat., p. 61.

⁶⁴ Ainsi, J. Kristeva cite d'une part la «littérature» publicitaire orale et d'autre part ce qu'elle appelle le «carnaval»: «calembours, quiproquos, propos sans suite», etc... («Problèmes de la structuration», pp. 61-62).

⁶² Ibid., p. 62.

châssement. La relation qui s'institue entre Ubu Enchaîné et Ubu Roi est comparable, par certains aspects, à une transformation passive, par d'autres, à une transformation négative ou à une transformation d'effacement. Il convient cependant de remarquer dès maintenant que cette terminologie transformationnelle appliquée aux relations intertextuelles a un caractère partiellement métaphorique: les transformations qu'on vient de nommer ne se confondent pas avec celles qui sont décrites en grammaire générative à propos des langues naturelles.

1.3.5.4.

La définition de la notion d'intertextualité permet de poser le concept d'intertexte. On entend par là l'ensemble des textes qui entrent en relations dans un texte donné. Cet intertexte peut naturellement prendre des dimensions variées. Le cas limite est sans doute constitué par le recueil de pastiches, dont l'intertexte est constitué par l'ensemble des textes pastichés. Le «Voyage de Paris à Paris par mer», dans Faustroll, est par certains aspects, comparable au pastiche: son intertexte est constitué par l'ensemble des textes de référence. De même l'intertexte des Pisans Cantos d'Ezra Pound n'est autre que la totalité des textes qui s'entrecroisent dans l'espace textuel. Dans d'autres cas, l'intertexte est limité à un petit nombre de textes: on en trouvera un exemple à la rubrique 3.

1.4.

Au terme de cet effort de description du texte littéraire, il nous resterait à tenter d'en donner une définition autre que la simple identification provisoire donnée en 1.1. Si on essayait de le faire en se contentant de reprendre les qualifications affectées successivement au texte littéraire, on buterait nécessairement sur la dernière de ces qualifications, qui, donnant le texte comme intertextualité, a par là-même pour effet de le dissoudre dans l'intertexte. On dira donc finalement que l'objet donné est le texte, et l'objet construit l'intertexte. Conformément au postulat hjelmslévien de la primauté du construit sur le donné est à l'intertexte que nous accordons ici l'essentiel de notre attention.

2.

Les Méthodes.

2.0.

Il nous reste à dire selon quelles méthodes doit être décrit l'objet que

On ne doit pas oublier que le texte n'est à son tour réellement un texte que quand il a été soumis à l'analyse. Le texte aussi est donc alors une création de l'esprit scientifique». («La structure fondamentale du langage», in Prolégomènes, p. 188).

nous venons de construire. Parmi les méthodes déjà utilisées, certaines ont été élaborées spécifiquement en vue de l'analyse de l'objet littéraire. Les autres sont originellement spécialisées dans la description d'objets linguistiques autres que les textes littéraires: langues naturelles, discours non littéraires. Le problème de la validité de ces deux types de méthodes se pose donc différemment.

2.1.0.

La stylistique.

Pendant une longue période de l'histoire de la linguistique de langue française — disons, pour fixer les idées, de 1905 à 1960 ⁶⁴ — la seule pratique descriptive de caractère linguistique ou paralinguistique appliquée au texte littéraire est la *stylistique*. Il sera évidemment impossible, dans le cadre de cette brève introduction, de chercher à apprécier toutes les procédures et tous les résultats de cette activité multiforme: il reste beaucoup à dire, même après l'ouvrage de B. Dupriez ⁶⁵. Nous nous contenterons d'extraire — d'une façon qui risque de paraître arbitraire — deux des postulats sur lesquels, explicitement ou non, se fonde la pratique descriptive de la stylistique.

2.1.1.0.

Le style se définit par l'écart significatif par rapport à la norme qu'est la langue ou un niveau non marqué de la parole. Ainsi, pour P. Guiraud,

le nombre de mots d'un texte, leur fréquence relative, l'importance donnée à chaque catégorie, la zone du lexique à laquelle ils appartiennent sont parmi les caractères essentiels du style d'un auteur 66.

Cette conception a été trop fréquemment critiquée — de l'intérieur

[&]quot;La première de ces deux dates correspond à la publication du *Précis de Stylistique* de Bally — bien que la stylistique selon cet auteur s'interdise explicitement le domaine du style. Le seconde — 1960 — marque, à quelques mois près, la manifestation la plus brillante de la stylistique française (G. Antoine, «La stylistique française, sa définition, ses buts, ses méthodes», *Revue de l'enseignement supérieur*, janvier 1959, pp. 42-60). Mais en même temps elle est proche d'une des premières mises en cause précises des concepts et des méthodes de la stylistique: celle de A. J. Greimas, dans «La linguistique structurale et la linguistique statistique», *Le Français moderne*, t. 30, pp. 241-255 (octobre 1962) et 31, pp. 55-68 (janvier 1963).

⁶ L'étude des styles, Paris, Didier, 1969.

Problèmes et méthodes de la statistique linguistique, pp. 10-11.

même de la stylistique comme de l'extérieur 67 — pour qu'il soit nécessaire d'y revenir longuement. Bornons-nous à marquer les traits qui la rendent peu efficace à l'égard de l'objet qu'elle prétend se donner.

2.1.1.1.

Définir le style comme écart, c'est du même coup s'interdire de le définir comme système, et par là rendre impossible tout discours linguistique qui le prendrait pour objet. La stylistique de l'écart apparaît donc, en son fondement même, comme non linguistique. Si, comme nous le postulons, le texte littéraire est un objet linguistique, il n'est pas concerné par le discours de la stylistique de l'écart.

2.1.1.2.

Ce discours est-il même possible? Pour parler de l'écart, il convient de s'être préalablement donné une norme. Selon quels critères? J. Mourot a bien dit le caractère «fuyant» de la notion de norme, et les difficultés qu'on rencontre quand on cherche à la définir ⁶⁸.

2.1.1.3.

Il nous reste à préciser, pour lever une équivoque possible, que les critiques qu'on vient de formuler portent exclusivement sur l'assimilation du style à l'écart. Elles n'atteignent donc pas l'utilisation de certains faits d'écart à des fins heuristiques. Encore cette utilisation n'est-elle possible qu'à la condition qu'en soient précisées les limites. Ce qui consiste entre autre à ne retenir comme écarts que les «faits de parole qui constituent une infraction au code de la langue» 6, à l'exclusion de ceux qui se définissent «par rapport à un niveau dit non marqué de la parole» 70. C'est là le seul moyen de résoudre le problème de la norme. Il est d'ailleurs à remarquer que cette limitation n'est pas aussi restrictive que le laisse entendre N. Gueunier dans l'article cité. On considérera en effet comme écarts non seulement les déviations qui se manifestent au niveau de l'expression (déformations graphiques et/ou phoniques de morphèmes, néologismes, archaïsmes, etc.), mais aussi celles qui atteignent le niveau du contenu: ce que Todorov appelle les «anomalies sémantiques» 71.

[&]quot; Voir les articles d'Antoine et de Greimas cités à la note 64.

^{** «}La stylistique littéraire est-elle une illusion?», Cahiers du CRAL, n° 2, Nancy, 1967, pp. 1-2.

^{**} N. Gueunier, «La pertinence de la notion d'écart en stylistique», Langue française, n° 3, septembre 1969, p. 34.

²⁰ Ibid., p. 38.

 $^{^{\}it n}$ T. Todorov, «Les anomalies sémantiques», Langages, n° I, mars 1966, pp. 100-123.

Dans la pratique descriptive de la stylistique, une place privilégiée est accordée à l'examen des «intentions» de l'«auteur» telles qu'elles sont révélées par ses «confidences». Ainsi, la démarche de G. Antoine au moment de décrire Le cing grandes Odes de Claudel consiste à étudier d'abord les «idées de l'écrivain sur son art» 22. Cette procédure est en elle-même parfaitement légitime. Elle est même, si on en juge d'après l'ouvrage cité, féconde en résultats. Cependant, le postulat implicite sur lequel elle repose - celui de l'identité entre l'intention de l'auteur et l'ensemble des relations qui constituent le texte — ne s'articule pas avec ceux qui ont été énumérés en 1. Pour une raison évidente: certains des concepts qu'il met en scène - notamment celui d'«intention» - ne sont pas des concepts linguistiques. L'auteur, au demeurant, le déclare lui-même indirectement, quand il signale qu'il «se refuse à piétiner les domaines, si attachants soient-ils, de l'histoire ou de la critique littéraire d'une part, de la grammaire ou de la linguistique au sens strict de l'autre» 73.

2.2.0.

Les méthodes d'analyse linguistique appliquées au texte littéraire.

Il est devenu traditionnel de répartir les méthodes de description des langues naturelles en deux classes: les méthodes «formelles» et les méthodes «sémantiques». C'est cette dichotomie qui, à propos de la grammaire, est utilisée par des linguistes aussi avertis que J. Dubois et A. J. Greimas dans la «Présentation» du fascicule 3 de Langages . D'usage commode, cette dichotomie n'est pas sans défauts. Du point de vue proprement terminologique, elle dissimule l'existence de ce plan du langage qui, dans le vocabulaire hjelmslévien, reçoit le nom de forme du contenu. Du point de vue méthodologique, elle obscurcit le fait qu'aucune description réelle ne peut être ni exclusivement «formelle» — les références sémantiques réapparaissent implicitement même chez les «formalistes» les plus stricts — ni exclusivement sémantique: les descriptions du contenu saisissent au moins certaines de leurs unités au niveau de l'expression. Enfin, les théories génératives auront sans doute pour résultat, dans l'avenir, de hiérarchiser d'une

⁷⁸ G. Antoine, Les cinq grandes odes de Claudel ou la poésie de la répétition, Paris, Minard, 1959, p. 8.

ⁿ Ibid., p. 4 de la couverture, dans le programme — non signé, mais d'identification aisée — de la collection «Langues et styles».

[&]quot; Langages, nº 3, septembre 1966, p. 6.

façon différente — et beaucoup plus complexe — les relations entre expression et contenu. Ces réserves faites, il est possible d'utiliser la terminologie critiquée, en marquant, par l'usage des guillemets, qu'on la retient exclusivement à titre d'étiquette.

2.2.1.0.

Parmi les méthodes de description «formelle», une nouvelle dichotomie s'impose: celle qui oppose la méthode distributionnelle à la méthode générative-transformationnelle.

2.2.1.1.0.

La méthode distributionnelle.

Originellement élaborée par Z. S. Harris pour la description des langues naturelles, cette méthode repose sur le postulat suivant:

On peut établir l'occurrence de tout élément par rapport à celle de tout autre élément de telle manière que les constatations de distribution puissent décrire tout le matériel d'une langue sans avoir besoin de recourir à d'autres types d'information 75.

Du champ des langues naturelles, cette méthode a été, par Harris luimême, transposée au domaine de l'analyse du discours. Tout en «usant de procédures formelles proches de celles de la linguistique descriptive», la méthode donne des «renseignements que celle-ci ne fournissait pas»:

Cette information supplémentaire provient d'un fait fondamental: l'analyse de l'occurrence des éléments dans le texte n'est faite qu'en fonction de ce texte particulier, c'est-à-dire en fonction des autres éléments de ce même texte, et non en fonction de ce qui existe ailleurs dans la langue ⁷⁶.

La procédure centrale de la méthode consiste en l'établissement de classes d'équivalence. Sont intégrés à de telles classes tous les éléments du texte qui apparaissent dans des contextes identiques ou eux-mêmes préalablement identifiés comme équivalents 7.

²⁵ «Distributional structure», Word, t. 10, n. 2-3, August-December 1954, p. 147. En français dans M. Arrivé et J.-C. Chevalier, La grammaire, Paris, Klincksieck, 1970, pp. 248-255.

^{* «}Discourse analysis», Language, t. 28, 1952, p. 1. En français dans Languages, n° 13, mars 1969, p. 8.

[&]quot; «On dit que deux parties de l'énoncé qui ont le même environnement à un endroit, sont équivalentes même en un autre endroit où elles n'ont pas le même environnement» (loc. citat., p. 15).

2.2.1.1.1.

Harris insiste à plusieurs reprises sur le fait que sa méthode est indépendante de la sémantique ⁷⁸, qu'elle ne s'intéresse pas au «contenu» du discours ⁷⁹, qu'elle ne fait pas connaître «ce que le texte dit, mais comment il le dit» ⁸⁰. On le voit: ce «comment il le dit» du discours, c'est déjà «du» contenu: c'est même précisément, dans la stratification hjelmslévienne, la forme du contenu ⁸¹. Ainsi, la méthode distributionnelle n'est, malgré certaines de ses déclarations, nullement inapte à parler des unités du contenu du discours, puisqu'elle peut les délimiter.

2.2.1.1.2

Est-ce à dire qu'elle est compétente à l'égard des unités de contenu du texte littéraire tel qu'il a été décrit en 1? Pour les unités du contenu de dénotation, aucune difficulté: le texte littéraire est alors traité comme un texte informatif quelconque, par exemple scientifique. Mais il en va différemment pour les unités du contenu de connotation. On ne voit pas en effet selon quelles procédures la méthode distributionnelle pourrait identifier les unités pertinentes du plan de connotation. Le concept de connotation n'apparaît pas dans les articles de Harris. S'il apparaît dans l'article de Dubois et Sumpf sur «Les problèmes de l'analyse du discours», c'est avec un contenu tout différent de celui qui lui a été affecté ici ⁸². Et l'on comprend alors pourquoi la méthode distributionnelle, si efficace à l'égard de discours politiques ⁸³, scientifiques ⁴⁶, pédagogiques ⁸⁵, etc., l'est si peu quand elle prend pour objet le texte littéraire. Harris lui-même

¹⁴ Loc. citat., p. 18.

[&]quot; Loc. citat., p. 13.

M Loc. citat., p. 8. Les mots soulignés le sont par Harris.

Noir L. Hjelmslev, «La stratification du langage», Word, t. 10, 1954, pp. 163-168. Partiellement cité dans M.A.-J.C.C., La grammaire, pp. 199-200.

¹² «La connotation implique quant à elle l'incidence dans le discours du sujet parlant comme producteur spécifique d'un énoncé» (Langages, nº 13, p. 5).

⁸⁸ Voir, par exemple, G. Provost, «Approche du discours politique: "socialisme" et "socialiste" chez Jaurès», Langages, 13, pp. 51-68, ou J.B. Marcellesi, «Le vocabulaire du congrès de Tours», Cahiers de lexicologie, nº 15, 1969, 2, pp. 57-70.

^{**} De Harris lui-même, voir dans *Discourse analysis reprints*, l'analyse d'un article technique sur «la structure de l'insuline» (!), pp. 20-56.

Noi le n° 5, février 1970, de Langue française: Linguistique et pédagogie, par Dubois et Sumpf.

ne s'est attaqué qu'à une brève fable de James Thurber ⁸⁶. Et ce n'est évidemment pas un hasard si, cherchant un texte littéraire susceptible d'être soumis à l'analyse distributionnelle, S. Meleuc a rencontré les *Maximes* de La Rochefoucauld: type de texte littéraire suffisamment bref pour que les unités pertinentes du plan de la connotation se confondent nécessairement avec celles du plan de la dénotation ⁸⁷. Il contournait ainsi, de façon fort adroite, l'écueil de la méthode distributionnelle. Mais il l'eût inévitablement heurté s'il s'était donné comme objet un texte de toute autre structure.

2.2.1.1.3.

Ainsi, la méthode distributionnelle ne permet pas par elle-même le décodage d'un texte littéraire conçu comme langage de connotation. Elle peut cependant prendre une place dans la pratique descriptive.

2.2.1.2.0.

Les méthodes génératives transformationnelles.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire en détail les théories génératives: la copieuse *Introduction* de Ruwet a à peine suffi à le faire pour l'état de la doctrine aux alentours de 1965. On se contentera donc, après un bref rappel des caractères distinctifs de la méthode générative de Chomsky, de marquer de quelle façon on pourrait envisager de l'appliquer à la description du texte littéraire. On aura ensuite vite fait d'indiquer que le programme ainsi tracé est encore loin d'être réalisé.

La grammaire générative vise à engendrer (c'est-à-dire à énumérer explicitement) toutes les phrases grammaticales d'une langue naturelle. Elle comporte deux parties: une partie syntagmatique et une partie transformationnelle. La première a pour fonction de décrire les phrases de base de la structure profonde. La seconde permet, par une série d'opérations — les transformations — de passer de la structure de base aux suites terminales qui, après application des règles phonologiques, feront apparaître les phrases réalisées. La composante sémantique de la grammaire est constituée par une série de rubriques

Discourse analysis reprints, pp. 57-73.

[«]Structure de la maxime», Langages, n° 13, pp. 69-98. — Précisions que dans un texte littéraire qui ne dépasse qu'exceptionnellement les dimensions de la phrase simple, les unités du plan de connotation ne peuvent avoir pour expression que les unités isomorphes du plan de dénotation.

^{*} Voir aussi Dubois, «Grammaire générative et transformationnelle», Langue française, n° 1, février 1969, pp. 49-57, et, dans M.A.-J.C.C., La grammaire, l'introduction de la 3° partie.

lexicales du type «mâle», «objet manifacturé», «jeune», etc. 89.

2.2.1.2.2.

On ne voit pas quelle raison théorique pourrait empêcher d'appliquer une telle méthode à l'objet linguistique qu'est le texte littéraire. La notion de transformation semble même particulièrement apte à rendre compte de certains des traits de cet objet, par exemple ceux qui ont été décrits en 1.3.3. et 1.3.5. Il faut cependant souligner que la méthode générative devrait répondre à certaines exigences que ne comporte pas la description d'une langue naturelle:

a.

Elle devrait pouvoir générer deux types d'unités et de séquences d'unités : celles du langage de connotation et celles du plan de dénotation.

b.

Elle devrait rendre compte des transformations qui font passer du niveau de la connotation à celui de la dénotation, en tenant compte des différents paliers sur lesquels se déplace la ligne de contenu connoté (voir 1.3.3.4.).

c.

Elle aurait à décrire les modifications produites par la diachronie textuelle (voir 1.3.4.2.) en élaborant une série de transformations non plus verticales (comme les précédentes) mais horizontales. Ces transformations horizontales se manifestent évidemment à la fois au niveau de la dénotation et à celui de la connotation: l'analyse devrait donc dédoubler son système de transformations.

d.

Rappelons enfin l'existence des transformations de texte à texte au sein de l'intertexte (voir 1.3.5.). Mais on sait déjà que ces transformations ne se confondent pas avec celles de la grammaire générative.

On voit que la méthode générative devrait atteindre, pour être efficacement appliquée au texte littéraire, un niveau de complexité sans comparaison avec celui qu'elle atteint à propos des langues naturelles.

2.2.1.2.3.

Même si la méthode générative pouvait (un jour) répondre à toutes ces exigences — et, précisons-le, nous ne voyons par de raison théorique pour qu'elle en soit incapable — il resterait un point assez

Sur ces problèmes voir Chomsky, Structures syntaxiques, passim et notamment p. 51; Ruwet, op. citat., passim; Dubois, loc. citat., et Grammaire structurale, la phrase et les transformations, passim.

fâcheux: c'est qu'elle n'aurait par elle-même aucun pouvoir heuristique à l'égard des traits sémantiques pertinents au niveau du contenu de connotation. Pour prendre un exemple, elle serait incapable de dire si telle unité d'Ubu Roi comporte au niveau de la connotation un trait de contenu sexuel, et quel. Elle pourrait tout au plus intégrer ce trait — préalablement identifié par une autre méthode — à l'une de ces matrices sémantiques.

2.2.1.2.4.

Quoi qu'il en soit, il semble que le programme que nous venons d'esquisser n'ait encore donné lieu à aucune ébauche d'exécution. En effet, les travaux de stylistique transformationnelle ou générative actuellement parus présentent la caractéristique commune de ne pas comporter de théorie du texte littéraire, et par conséquent de traiter les objets qu'ils donnent comme de simples fragments d'une langue naturelle.

2.2.2.0.

Les méthodes d'analyse sémantique.

Nous ne parlerons ici que de la méthode élaborée par A. J. Greimas. Encore nous bornerons-nous à tenter d'en apprécier l'efficacité à l'égard de l'objet construit en 1, en supposant connus les traits essentiels d'une théorie qu'il serait, on le devine, impossible de présenter dans le cadre de cette introduction 91.

2.2.2.1.

Le concept même de connotation a donné lieu à un important article de Greimas (cité à la note 36). Le contenu du concept que retient l'auteur est précisément celui qui a été défini en 1.3.3.0.:

Les langages de connotation sont, pour Hjelmslev, des langages dont un ou plusieurs plans 22 sont déjà des langages 33.

Woir notamment Hayes, «A study in prose style: Edward Gibbon and Ernest Hemingway», Texas Studies in Lit. and Lang., t. 7, n° 4, 1965, pp. 371-386; Ohmann, «Generative grammars and the concept of literary style», Word, t. 20, n° 3, 1964, pp. 423-439; Thorne, «Stylistics and generative Grammar», Journal of Linguistics, t. 1, 1965, pp. 49-59.

³¹ Voir la Sémantique structurale, Paris, Larousse, et le compte rendu qui en a été donné, sous le titre «Questions de sémantique structurale», par J.-C. Coquet, Critique, n° 248, janvier 1968, pp. 70-85. Les articles récents de Greimas on été réunis dans un volume intitulé Du sens, Paris, Le Seuil, 1970.

⁹² Sur le problème posé par ce plusieurs, voir, dans la 1^e partie, p. 102.

¹¹ Du sens, p. 95.

On remarque cependant que le programme d'étude esquissé par Greimas ne retient à titre de contenus connotés possibles que des unités ayant les dimensions du morphème (exemple: la «vulgarité» différentes «tonalités», différents «styles», etc.). Il n'est à aucun moment fait allusion à une éventuelle articulation syntagmatique des unités du contenu connoté. La visée finale de l'étude des contenus de connotation est donnée comme

la mise en corrélation des faits linguistiques avec un système de jugements sociaux aboutissant à une sorte de personnologie sociale 95.

Que cet enseignement soit conforme sinon à la «lettre» du moins à l'«esprit» de celui de Hjelmslev dans le si étrange chapitre 22 des *Prolégomènes*, c'est ce qui nous paraît, malgré les scrupules de Greimas, absolument incontestable. Mais on se demandera s'il n'était pas possible de donner une place autre — plus importante encore — au concept de connotation dans l'économie de la théorie.

2.2.2.2.

Dans sa description d'un mythe bororo 7, Greimas est d'abord tenté de présenter le «message, c'est-à-dire la signification particulière du mythe-occurrence» comme «lisible sur deux isotopies 8 distinctes dont la première ne serait que la manifestation discursive de la seconde» 7. Il est cependant pris aussitôt après de scrupules, et se demande si une telle «formulation théorique» ne convient pas exclusivement à telle sous-classe de récits (les contes populaires, par exemple) et si le mythe

ne serait pas plutôt caractérisé par l'enchevêtrement, dans une seule narration, des séquences situées, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des deux isotopies 100.

[&]quot; Sur cette connotation, voir vulgarismes du métadictionnaire d'Ubu Roi.

⁹⁵ Ibid., p. 98.

^{*} Etrange, parce que strictement énumératif.

⁵⁷ «Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique», Du sens, pp. 185-230.

[«]Par isotopie nous entendons un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés et de la résolution de leurs ambiguités qui est guidée par la recherche de la lecture unique» (Du sens, p. 183); on comparera cette definition avec celle de la Sémantique structurale, citée ici p. 79.

[&]quot; Ibid., p. 189.

¹⁰⁰ Ibid., p. 189.

Dans la suite de l'analyse du message, c'est cette seconde hypothèse qui est retenue: le récit est présenté comme manifestant successivement deux isotopies. Les variations d'isotopies correspondent aux séquences du récit ¹⁰¹.

Cette interprétation n'entraîne pas de difficulté quand l'isotopie se manifeste au niveau de la dénotation: c'est le cas dans la séquence de l'expédition au nid des aras, dont le contenu alimentaire est dénoté. Mais il n'en va plus de même pour les séquences «presque il-lisibles» 102, par exemple celle de la vengeance du fils:

C'est à peine si l'on peut y retrouver, grâce aux formulations déductives, le souci de disjoindre l'alimentation végétarienne de l'alimentation carnivore 103.

Cette isotopie alimentaire, identifiée avec peine grâce à des indices très fragiles — d'ailleurs présentés comme tels par l'auteur — n'en est pas moins mise sur le même plan que l'isotopie manifeste et fortement redondante de la séquence du nid des aras.

Il nous apparaît que dans un tel cas il eût été préférable de donner l'isotopie décrite comme connotée au niveau de la séquence de la vengeance. On ferait apparaître ainsi entre cette séquence et celle du nid des aras une transformation qui consisterait à déplacer l'isotopie alimentaire du plan de la connotation à celui de la dénotation. Une telle interprétation supposerait naturellement que l'on fasse appel aux notions, mises en place en 1.3.3.5., de récit de dénotation et de récit de connotation: notions qui n'apparaissent chez Greimas ni à propos de textes proprement littéraires ¹⁰⁴, ni à propos de contes populaires ¹⁰⁵. Coquet de son côté ne fait pas appel au concept de connotation dans ses descriptions de textes littéraires ¹⁰⁶. On le voit même, à propos d'un ouvrage de Bonnard, mettre en cause explicitement l'utilisation de cette «notion si confuse» ¹⁰⁷.

¹⁰¹ Ibid., p. 212.

¹⁰ Ibid. p. 212.

¹⁰¹ Ibid., p. 212. A peine est souligné par M.A.

¹⁰⁴ Voir, dans la Sémantique structurale, la description de l'univers de Bernanos, pp. 222-256.

¹⁰⁵ Voir, par exemple, «La quête de la peur», in Du Sens, pp. 231-248.

Woir «Problèmes de l'analyse structurale du récit: l'Etranger d'Albert Camus», Langue Française, n° 3, septembre 1969, pp. 61-72 et «Combinaison et transformation en poésie», L'Homme, t. 9, Cahier I, 1969, pp. 23-41.

¹⁰⁷ Compte rendu de H. Bonnard, Etude du langage poétique, Application à Guillaume Apollinaire, Le Français moderne, t. 37, nº 44, octobre 1969, pp. 351-353.

2.2.2.3.

La méthode de Greimas ne paraît donc pas directement utilisable pour la description d'un langage de connotation. Faut-il préciser que nous avons cependant fait appel à plusieurs concepts greimasiens pour l'analyse du plan de dénotation? On verra notamment, que le modèle actantiel qui a été retenu pour l'analyse du récit de dénotation d'Ubu Roi et d'Ubu Enchaîné est celui qui est élaboré par Greimas dans la Sémantique structurale 108.

2.3.0.

De chacune des méthodes qui viennent d'être décrites, on n'a finalement retenu comme valides à l'égard de l'objet construit en 1 qu'un nombre limité de procédures. Même combinées, ces procédures restent incapables de remplir l'une des tâches essentielles de l'analyse: l'identification des unités du plan de connotation noyées dans le discours continu du plan de dénotation. Il faut donc indiquer selon quelle procédure cette identification nous paraît possible.

2.3.1.0.

En 1.4., on a proposé de substituer l'intertexte au texte à titre d'objet de la description. Cette substitution d'objet permet de faire apparaître, au sein des textes constituant l'intertexte, certains aspects qui ne pourraient autrement que passer inaperçus. Prenons deux exemples.

2.3.1.1.

Le contenu de dénotation d'Ubu Roi ne comporte aucun élément sexuel 109. Dans l'intertexte qu'Ubu Roi constitue avec César-Antechrist, il n'en va plus de même: plusieurs unités — léxématiques et actantielles — présentes à la fois dans les deux textes ont en effet dans le second un contenu de dénotation sexuel patent — et manifesté de

nière», Langue française, nº 1, février 1969, pp. 36-40,

²⁸ Voir la Sémantique structurale, pp. 129-131, 172-191 et passim. On se reportera également à «La structure des actants du récit: essai d'approche générative», in Du sens, pp. 249-270. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire du concept de structure actantielle. On ne peut pas cependant ne pas rappeler qu'il trouve son origine dans l'analyse syntaxique de L. Tesnière:

[«]Les actants sont les êtres ou les choses qui, à un titre quelconque et de quelque façon que ce soit, même au titre de simples figurants, et de la façon la plus passive, participent au procès» (Eléments de syntaxe structurale, p. 102). Sur Tesnière, voir M. Arrivé, «Les éléments de syntaxe structurale de Lucien Tes-

¹⁰⁰ Sur ce problème, voir chapitre II de la 2º partie, et particulièrement la note 6.

façon particulièrement redondante. Les relations entre les deux textes sont telles qu'il est impossible que les unités perdent dans l'un le contenu qui leur est affecté dans l'autre. On est donc amené à poser que ces unités comportent dans *Ubu Roi* un contenu sexuel connoté ¹¹⁰.

2.3.1.2.

Supposons que l'examen du seul texte d'Ubu Roi soit inapte à faire apparaître un éventuel contenu de connotation du léxème merdre. L'étude de l'intertexte Ubu Roi-Ubu Enchaîné montrera que le léxème est systématiquement effacé du second texte, selon des procédures décrites à l'article zéro du Dictionnaire d'Ubu Enchaîné. Une telle transformation ¹¹¹ intervenant entre les deux textes sera interprétée comme l'indice de l'existence d'un contenu de connotation du léxème.

2.3.2.

Ainsi, l'intertexte apparaît comme le lieu de manifestation du contenu de connotation, soit qu'il émerge brutalement au niveau de la dénotation comme dans César-Antechrist par rapport à Ubu Roi — soit qu'il soit signalé par une transformation intervenant entre les deux textes — comme dans Ubu Enchaîné par rapport à Ubu Roi. Dans le premier cas, la description du contenu de connotation se ramène à la description d'un contenu de dénotation pour les unités communes aux deux textes. Pour les autres unités, il suffira de leur appliquer la méthode distributionnelle d'analyse du discours: celles d'entre elles qui apparaîtront comme équivalentes aux unités identifiées comme connotatrices seront censées comporter également un contenu connoté. Dans le second cas, le contenu connoté — simplement signalé par la transformation — sera identifié par l'étude des distributions du léxème dans les deux textes.

Construction de l'intertexte.

3.0.

3.

Il nous reste à indiquer pour quelles raisons nous avons retenu l'œuvre de Jarry comme objet de notre étude et selon quels critères nous en avons extrait — ou y avons construit — l'intertexte César-Antechrist - Ubu Roi - Ubu Enchaîné.

¹⁰⁰ Sur ces problèmes, voir les chapitres III et IV de la 2º partie.

Rappelons que le terme transformation n'a pas ici le même contenu qu'en grammaire générative, puisque la transformation entraîne une modification du contenu.

Il faut bien avouer d'abord que certains aspects de l'oeuvre choisie paraissent s'accommoder assez mal des procédures méthodologiques qu'on vient de décrire. Le texte de Jarry - et notamment celui du cycle ubuesque - est particulièrement riche en innovations linguistiques de toute sorte — c'est-à-dire en écarts. Qu'on pense au premier mot d'Ubu Roi, qu'on pense à la phynance, aux oneilles, à la gidouille et à la bouzine ou, dans Faustroll, à l'éthernité. Encore n'a-t-on cité que des traits lexicaux: mais la syntaxe de Jarry est elle aussi fortement déviante, même par rapport a l'usage littéraire de son temps. Une telle richesse en écarts aurait sans doute été favorable à une recherche menée selon les méthodes de la stylistique classique; elle est, pour nous, plutôt gênante, car elle paraît situer au niveau de l'expression la pertinence de traits qui relèvent en réalité du contenu. Pour reprendre l'exemple de tuder, il est évident que la déformation graphique et phonique qui atteint le léxème fonctionne tout au plus à titre d'indice de la transformation qui en affecte le contenu, comme on verra à l'article correspondant du dictionnaire d'Ubu Roi. Cette transformation serait identique si d'aventure elle n'était pas morphologiquement marquée. Dans tous les cas de ce genre, on se gardera de croire que les éléments du plan de dénotation retenus pour pertinents ont été sélectionnés uniquement parce qu'ils comportent (ou constituent) un écart. Il est d'ailleurs facile de voir que de nombreux éléments du texte sont reconnus comme pertinents bien qu'ils soient morphologiquement non marqués.

3.2.1.

D'autres traits sont plus favorables au choix de l'œuvre de Jarry. Citons d'abord l'épaisseur du texte jarryque. Il est facile de constater, chez l'auteur, l'existence d'une véritable hantise du signe. Elle se manifeste de diverses façons, notamment par une curiosité évidente et redondante pour les problèmes linguistiques et sémiotiques. Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher l'indice principal de cette obsession sémiologique: les textes de Jarry se construisent le plus souvent sur le mode de la stratification. On y voit se superposer et s'imbriquer les uns dans les autres métalangages et langages de connotation, selon des modalités qui seront décrites dans les chapitres suivants. De tels textes — où la structuration des plans est à la fois proliférante et affichée - se prêtent sans doute mieux que d'autres aux procédures méthodologiques qu'on se propose de leur appliquer ici. Il reste que la définition du texte littéraire comme langage de connotation est, à nos yeux, universelle, et que de ce fait le type d'analyse élaboré en 2 est applicable à tout texte littéraire.

3.2.2.

Autre élément favorable au choix de l'oeuvre de Jarry: la construction de l'intertexte peut s'y faire selon des critères manifestés à la surface du texte. Nous ne parlerons ici que de l'intertexte qui costitue l'objet principal de cet ouvrage: César-Antechrist - Ubu Roi - Ubu Enchaîné.

3.2.2.1.

La relation qui s'institue entre César-Antechrist et Ubu Roi est matériellement marquée par le fait que l'entier ¹¹² du second texte est inséré dans le premier, dont il constitue l'«Acte Terrestre». Précisons dès maintenant que l'articulation entre César-Antechrist et Ubu Roi ainsi enchâssé est explicitement signifiée par les dernières scènes de l'«Acte Héraldique». Dans ces conditions, il est, disons-le, impossible de refuser de considérer les deux textes comme éléments constitutifs d'un intertexte ¹¹³.

3.2.2.2.

La relation entre *Ubu Roi* et *Ubu Enchaîné* n'a pas une marque matérielle aussi indiscutable — encore que l'édition originale d'*Ubu Enchaîné* fasse apparaître le texte comme «précédé» de celui d'*Ubu Roi* ¹¹⁴. Il convient donc de se livrer à une analyse préalable des deux textes pour manifester les relations qui s'etablissent entre eux. Contentonsnous ici de noter les aspects suivants:

a.

Les deux titres confèrent à Ubu des qualités opposées;

b.

Au niveau du corpus métastylistique 115, Ubu Enchaîné est donné comme la «contrepartie» d'Ubu Roi 116;

¹¹¹ Ubu Roi a cependant subi pour être Intégré à César-Antechrist, quelques amputations, qui sont décrites dans la Note historique et critique sur César-Antechrist, en tête du chapitre I de la 2º partie.

¹⁰ Ce qui n'empêche naturellement pas de lire Ubu Roi indépendamment de son insertion dans César-Antechrist. Mais les deux lectures sont, on l'imagine, fort différentes.

W Voir la bibliographie, n. 7.

¹⁵ On entend par corpus métastylistique l'ensemble des textes qui se donnent pour contenu les traits pertinents stylistiques d'autres textes,

¹¹⁶ Voir le chapitre VI de la 2º partie.

L'étude des structures lexématiques et actantielles des deux textes montre que le second est généré à partir du premier par une série de règles de transformation. L'une de ces transformations vient d'être signalée en 2.3.1.2. Les autres sont décrites dans le chapitre VI de la 2º partie.

3.2.2.3.

La relation entre César-Antechrist et Ubu Enchaîné s'etablit par l'intermédiaire d'Ubu Roi.

3.2.2.4.0.

Dans l'oeuvre de Jarry, deux autres textes ont un titre grammaticalement comparable à ceux d'Ubu Roi et d'Ubu Enchaîné: Ubu cocu et Ubu sur la butte. Ces deux textes n'ont cependant pas été intégrés à l'intertexte. Pour les raisons suivantes.

3.2.2.4.1.

Les relations entre *Ubu cocu* et l'intertexte *Ubu Roi-Ubu Enchaîné* ne sont pas susceptibles d'être structurées. Un certain nombre de faits matériels peuvent être interprétés comme autant d'indices de cette situation. Ainsi, *Ubu Cocu*, à la différence des deux autres ouvrages, n'est pas unique, mais comporte au moins deux versions différentes, et même trois si l'on considère qu'*Onésime* est une première forme du texte ¹¹⁷.

Ubu Cocu n'a pas été publié du vivant de Jarry, et reste même inédit pour une part de sa seconde version. Il n'y a sans doute pas à cet état de fait que des raisons accidentelles: le manuscrit de la seconde version d'Ubu Cocu comporte en effet la dédicace suivante:

A Thadée Natanson, hommage de cet Ubu clandestin, qui devait, dans l'intention de l'auteur être: «Ubu détruit par le feu».

Si, à propos du contenu d'un texte, les intentions de l'auteur sont peu pertinentes, elles peuvent du moins être retenues lorsqu'elles portent sur son statut même de texte.

3.2.2.4.2.

Ubu sur la butte est une «réduction» d'Ubu Roi confectionnée par

¹⁷ Voir la bibliographie, n. 18, et, pour plus de détails, l'étude de J.-H. Sainmont, «En marge d'Onésime: Rennes, vision d'histoire», Chaiers du collège de 'pataphysique, n° 20, 15 Gidouille 82 EP, pp. 27-36.

Jarry en vue d'une représentation sur un théâtre de marionnettes. Le seul intérêt que présente ce texte est de caractère négatif: sa comparaison avec *Ubu Roi* fait apparaître les fragments du récit qui ont pu être supprimés.

3.2.2.5.

Les éditions originales de César-Antechrist, d'Ubu Roi et de certains autres textes contemporains présentent des illustrations de Jarry. Nous avons cru devoir tenir compte de ces illustrations dans notre description. Elles ne se distinguent en effet du texte qu'au niveau de l'expression, et manifestent précisément le même contenu. Il est d'ailleurs à remarquer que Jarry lui-même mettait sur le même plan texte littéraire et oeuvre picturale: dans le livre III de Faustroll, trois des treize îles visitées par le Docteur et ses deux acolytes transposent des œuvres picturales: celles d'Aubrey Beardsley («Du pays des Dentelles»), d'Emile Bernard («Du Bois d'Amour») et de Paul Gauguin («De l'Ile Fragrante»). Le projet même de juxtaposer dans ce livre des transpositions d'œuvres littéraires et picturales est caractéristique: les reconstruisant toutes au moyen d'un même langage second, Jarry neutralise complètement la disparité des deux formes d'expression. Nous avons fait subir le même sort à ses propres œuvres.

Le Métalangage de Jarry.

4.

Reste un dernier problème, mais capital: celui de la pertinence de la description donnée en 1 — et, par suite, de l'efficacité de la méthode décrite en 2 à l'égard de l'objet construit en 3. Disons-le: il n'est pas impossible que les textes résistent à l'analyse à laquelle on envisage de les soumettre. Il n'est même pas impossible que le «contenu», finalement décrypté des systèmes de signes que sont les textes, ne soit autre que leur propre destruction en tant que systèmes de signes. Nous n'avons pas résisté à la morbide curiosité de savoir à l'avance ce qu'il en était: d'où l'analyse du métalangage de Jarry qui constitue la première partie de cet ouvrage 118. Si nos soupçons se vérifiaient,

⁸ Par métalangage, nous entendons ici l'ensemble du contenu articulé à propos du signe, linguistique on non linguistique. Ainsi l'attitude descriptive adoptée dans cet ouvrage comporte deux aspects assez différents: elle se donne pour objet un langage dans la 2° partie, un métalangage dans la 1°. Mais on verra qu'à propos de César-Antechrist cette opposition tend à se neutraliser: le langage tend vers

ils rendraient du même coup désespérée la tentative que nous entreprenons. Il nous resterait alors au moins l'ironique plaisir d'avoir construit un objet recélant en son sein sa propre destruction: reflet paradoxal, en cela même, du texte qu'il pretend(ait) décrire:

Père Ubu. — Cornegidouille! Nous n'aurons point tout démoli si nous ne démolissons même les ruines! Or, je n'y vois d'autre moyen que d'en équilibrer de beaux édifices bien ordonnés. (Epigraphe d'Ubu Enchaîné).

MICHEL ARRIVÉ

le métalangage, dans la mesure où *César-Antechrist* est, par un de ses aspects, un discours sur le signe. Et comme *César-Antechrist* détermine le contenu de l'intertexte *César-Antechrist - Ubu Roi - Ubu Enchaîné*, l'entier de cet intertexte prend à son tour le statut d'un discours sur le signe. Et nous pourrions prendre plaisir à déclarer que les deux parties de cet ouvrage tendent à se confondre...

pubblicati

1 / D

J. Courtès Nature et culture dans les «Mythologiques» de Cl. Lévi-Strauss

2 / D

P. Zumthor Le langage de la chanson de geste

3 / F

R. Lindekens Sémiotique de l'image: analyse des caractères typographiques

4 / B

P. A. Brandt Proposition, narration, texte

5 / D

Michael Egan A note on the Computability of Some of Lévi-Strauss' Procedures

6 / A

C. P. Bruter Secondes remarques sur la percepto-linquistique

7 / C

A. J. Greimas et al. Analyse sémiotique d'un discours juridique

8 / A

Le Lexique de E. Benveniste (1º partie) par J. C. Coquet et M. Derycke

9 / D

H. Quéré, M. Olsen, C. Prudi, G. Le Gauffey Analyse narrative d'un conte litteraire «Le Signe» de Maupassant

10 / B

Groupe de Liège Rhétorique poétique: le jeu des figures dans un poème de P. Eluard

11 / D

Elli Köngäs Maranda Theory and Practice of Riddle Analysis

12 / D A. M. Cirese

I proverbi: struttura delle definizioni

13 / D

J. C. Coquet Sémantique du discours poétique: les "colchiques" de G. Apollinaire

14 / C

M. A.K. Halliday Toward a sociological semantics

15 / D

M. Arrivé

Problèmes de sémiotique littéraire: les langages de Jarry

da pubblicare

J. C. Coquet, M. Derycke Le Lexique d'E. Benveniste (2° partie) (document de travail)

M. C. Ropars Remarques sur le fonctionnement de l'écriture dans un texte filmique (document de travail)

S. Chatman Towards a Theory of Narrative (preprint)

G. Moisil Leçons sur les logiques polyvalentes (document de travail)

Ch. Bouazis La théorie de la littérature comme domaine d'objet (pré-publication)

P. P. Gialioli Linguaggio e contesto sociale: introduzione (pre-pubblicazione)

Saggi di Semiotica / Essays on Semiotics / Essays de Sémiotique

(Reader I: Problemi della narratività)

V. Renier Narration et récit

D. A. Eamer, W. C. Reiner Computer Techniques in Myth Analysis: an application

J. Courtès

De la description à la specificité du conte
populaire merveilleux français

Ph. Hamon Analyse du récit: éléments pour un lexique (Reader II: Teoria semiotica)

P. Madsen Semiotics and Dialectics

F. Rastier Glossématique et sémiologie

K. Stierle Versuch zur Semiotik der Konnotation

P. A. Brandt Eléments d'énonciation (pour une grammatique)

Fe. Rastier La grammaire et la réthorique latine: bibliographie

A

Semiotica, linguistica, semantica Sémiotique, linguistique, sémantique Semiotics, Linguistics, Semantics B

Semiotica narrativa e discorsiva. Retorica Sémiotique narrative et discursive. Rhétorique. Semiotics of narrative and discourse. Rethorics C

Socio-semiotica (socio- ed etno-linguistica Socio-sémiotique (socio- et ethno-linguistique) Socio-Semiotics (Socio- and Etno-Linguistics

D

poétique.

Semiotica letteraria; mitologia e folklore; poetica Sémiotique litteraire; mythologia et folklore;

Literary Semiotics; Mythology and Folkloristics; Poetics E

Semiotiche auditive. Sémiotiques auditives. Audio Semiotics F

Semioticho visive e audio-visive Sémiotiques visuelles et audio-visuelles Visual and audio-visual Semiotics